

## Génétiques et races humaines dans le journal *Le Monde* (extraits 2007-2018)

### La tentation de la race

Le Monde | 30.10.2007 Par Stéphane Foucart

On la croyait enterrée pour de bon. Tuée par la science. Mise en miettes par la génétique, dont les premiers résultats ramenaient toute l'humanité à une seule même et grande famille. Las ! Voilà la notion de race remise en selle. Et pas par n'importe qui : par l'Américain James Watson lui-même, codécouvreur, avec Francis Crick et Rosalind Franklin, de la structure de l'ADN (acide désoxyribonucléique).

Interrogé mi-octobre par le *Sunday Times*, pour la promotion de son dernier ouvrage (*Avoid Boring People*, Oxford University Press, 14,99 £), le Prix Nobel de médecine 1962, aujourd'hui âgé de 79 ans, a expliqué sans ambages qu'il était "*profondément pessimiste sur le futur de l'Afrique*". Pourquoi ? Parce que, a-t-il dit, "*toutes nos politiques de développement sont basées sur le fait que leur intelligence (celle des Africains) est la même que la nôtre (Occidentaux blancs), alors que tous les tests disent que ce n'est pas vraiment le cas*". "*Ceux qui ont eu affaire à des employés noirs*", a-t-il ajouté, savent ce qu'il en est.

Retour d'un "racisme scientifique" qu'on croyait disparu ? Ou simples élucubrations d'un vieil homme qui s'est dit, quelques jours plus tard, "*mortifié*" par ses propres mots, alors que toutes ses conférences au Royaume-Uni étaient annulées et que son institution, le Cold Spring Harbor Laboratory, le remerciait sans délai.

Que James Watson dévoile aujourd'hui sa pensée, de manière aussi crue et décomplexée, sur un sujet aussi sensible, ne doit rien au hasard. Le co-inventeur de la double hélice de l'ADN, explique le généticien Axel Kahn, directeur de l'Institut Cochin, "*se situe dans la mouvance de la droite déterministe anglo-saxonne, un vieux courant de pensée inégalitariste, scientiste et flirtant parfois avec le racisme*". Or, selon M. Kahn, ce mouvement idéologique connaît un regain : "*Après la seconde guerre mondiale, ce à quoi avait abouti le paroxysme de cette vision et l'horreur qu'elle avait suscitée dans le monde l'ont durablement disqualifiée, l'ont en quelque sorte mise entre parenthèses. Mais cette parenthèse, aujourd'hui, se dissipe.*"

Les tabous tombent. En septembre 2005, la revue *Science* - l'une des plus prestigieuses institutions scientifiques au monde - publie les travaux d'une équipe de chercheurs américains portant sur deux gènes impliqués dans la microcéphalie : ASPM et MCPH-1. Ces deux séquences génétiques ont subi deux mutations, apparues respectivement il y a 5 800 ans et 37 000 ans, qu'ils pensent être impliquées dans l'augmentation du volume cérébral. La rapide diffusion de ces mutations dans la population montrerait, selon les auteurs, que ces deux caractéristiques sont soumises à une forte "*pression sélective*". Soit, en d'autres termes, que la sélection naturelle s'est opérée au fil des siècles en favorisant les humains porteurs de ces deux gènes mutés, du fait de leurs meilleures capacités intellectuelles.

Bien sûr, ce n'est pas tout. "*Les auteurs ajoutaient sans frémir que ces deux mutations étaient largement présentes dans les populations européennes et asiatiques et, au contraire, qu'elles étaient rares en Afrique*", explique Axel Kahn. Il a été depuis montré que tout était faux, mais ce que dit aujourd'hui M. Watson n'est rien d'autre que la traduction de ce que ces chercheurs ont prétendu, à tort, avoir démontré."

A l'époque, l'émoi, discret, provoqué par *Science*, ne transparaît guère dans la presse grand public. Il demeure pour l'essentiel cantonné à des débats techniques sur la fragilité des statistiques mises en oeuvre. "*Beaucoup d'équipes ont réanalysé leurs données : il n'y a aucune preuve de ce qu'ils avançaient*", confirme François Balloux, chercheur au département de génétique humaine de l'université de Cambridge (Royaume-Uni).

Reste la notion de race. La génétique l'a-t-elle évacuée ? Ou, au contraire, les dernières méthodes d'analyse tendent-elles à opérer une distinction entre les peuples, rangeant les uns ici, les autres là ? Un nombre considérable de travaux scientifiques s'attache, depuis quelques années, à relever les particularités génétiques de telle ou telle population, en fonction de la géographie ou des origines ethniques.

En décembre 2002, une équipe américano-russe avait déjà publié dans *Science* l'un des articles les plus cités sur le sujet : en analysant plus de 300 marqueurs génétiques chez environ un millier d'individus appartenant à 52 populations différentes, les chercheurs sont parvenus à isoler 5 à 6 grands groupes humains, cohérents avec les grands ensembles géographiques. Peut-on parler de races ? Pas vraiment. Il s'agit, précise le généticien Vincent Plagnol (université de Cambridge), "*d'une simplification de la réalité*" puisque dans ce type de modèle "*personne n'appartient à 100 % à un groupe, les individus étant décrits comme appartenant à une combinaison de ces ensembles*". Du coup, la notion "scientifique" de race devrait demeurer une virtualité.

Voire une ineptie. "*La notion de race n'est scientifiquement pas pertinente*, estime ainsi Lluís Quintana-Murci, généticien des populations (CNRS-Institut Pasteur). *Il est impossible d'isoler une race : les variations des populations humaines sont graduelles et continues, de l'Europe du Nord à la Chine méridionale. Il n'existe jamais de fossé génétique entre deux ethnies.*"

"*Même en ayant accès au génome d'un individu, il est impossible de le rattacher à une race' au sens populaire' du terme*, poursuit le chercheur. *Imaginons que moi, Lluís Quintana-Murci, je commette un crime et que l'on retrouve sur place un échantillon de mon ADN. On pourrait dire, en forçant à peine les choses, que le criminel est originaire du Moyen-Orient, car mon chromosome Y appartient à la lignée J, qui y est particulièrement fréquente. Alors même que ma famille est, à ma connaissance, espagnole depuis toujours.*" La récente profusion d'études visant à segmenter et catégoriser génétiquement les populations humaines n'est pas le fait d'une névrose classificatrice. Ni d'un racisme latent.

C'est surtout, depuis peu, un enjeu important de la recherche biomédicale. La circulation de pathologies génétiques dans certaines communautés ou au sein de certaines ethnies est bien documentée. Comme l'est la prédisposition génétique à certaines maladies multifactorielles. Thalassémie ou hémophilie dans certains pays arabo-musulmans, où l'union entre cousins n'est pas prohibée. Maladie de Gaucher ou syndrome de Tay-Sachs chez les juifs d'Europe de l'Est. Troubles cardio-vasculaires deux à trois fois plus fréquents chez les Afro-Américains que dans les autres communautés d'Amérique du Nord. Etc.

Une prédisposition à la maladie ne fait pas une race. Mais la génétique va désormais plus loin dans la différenciation. Certains cherchent à déceler des mécanismes génétiques de tolérance ou de réponse à telle ou telle molécule, plus probablement présents dans certaines communautés que dans d'autres. Les motivations de ces travaux pourraient être économiques. "*Il y a, hélas, très peu de nouvelles molécules thérapeutiques qui arrivent sur le marché puisque nombre d'entre elles, qui ont pourtant nécessité des investissements lourds, présentent trop d'effets indésirables même si ces derniers sont variables selon les individus*, avance François Balloux. *La tentation est forte de remettre en selle certaines de ces molécules, en les destinant à certaines catégories de la population.*"

En attendant l'émergence annoncée d'une médecine individualisée, dans laquelle chaque traitement serait administré en concordance avec les particularités génétiques du patient, des laboratoires pharmaceutiques pourraient miser sur une médecine ethno- raciale. Une médecine ou le patient déclare, lui-même, son appartenance à un groupe en même temps qu'il décrit ses symptômes.

Premier signe de cette tendance : l'autorisation du BiDil, en 2005 aux Etats-Unis, un médicament contre l'hypertension artérielle spécifiquement destiné aux Afro-Américains. En 1997, sa commercialisation avait d'abord été refusée par la Food and Drug Administration (FDA). Cette médecine "racialisée" ne convainc pas l'ensemble de la communauté médicale aux Etats-Unis. Loin s'en faut. Dans une tribune publiée fin septembre dans la revue *PLoS Medicine*, un groupe de médecins américains en contestent la pertinence et critiquent la classification forcément réductrice des patients qui, selon eux, *"peut conduire à des erreurs de diagnostic et à des traitements inappropriés"*.

Aux Etats-Unis, la tentation ethno- raciale dans la recherche biomédicale s'officialise. Depuis 2001, les chercheurs financés par les Instituts nationaux américains de la santé (NIH) doivent catégoriser les individus participant à des essais dans l'un des cinq ensembles ethno- raciaux prédéfinis par l'administration : Amérindiens ou natifs d'Alaska ; Asiatiques ; Noirs ou Afro- Américains ; natifs d'Hawaï ou de toute autre île du Pacifique ; Blancs.

Nul doute que les variations génétiques, ténues et invisibles, ainsi réaffirmées par la biologie, seront récupérées à des fins idéologiques de hiérarchisation. Mais, rappelle Axel Kahn, la prédisposition à une maladie, comme la réponse à un traitement médicamenteux, tient à des variations relativement simples *"sur très peu de gènes"*. *"Alors que les capacités cognitives reposent, elles, sur un équilibre extraordinairement subtil entre l'inné et l'acquis, conclut le généticien. Equilibre dont nous ne savons aujourd'hui presque rien."*

Stéphane Foucart

---

## De l'inégalité des races au "pluralisme humain"

**L'auteur observe qu'il n'existe pas de livres récents traitant, en langue française, de la question de la race, "terme qui semble quasiment tabou dans notre beau pays".**

LE MONDE | 17.03.2008 Par Jean-Yves Nau

Il y a cinq mois, le généticien américain James Watson, Prix Nobel 1962 de médecine, faisait scandale en tenant publiquement des propos racistes. Il soutenait notamment qu'il existait des différences dans les capacités intellectuelles entre les Occidentaux blancs et les Africains noirs. Agé de 79 ans, connu de longue date pour son réductionnisme aux accents provocateurs, le codécouvreur de la structure en double hélice de l'ADN soutenait par ailleurs que *"le gène à l'origine des différences au niveau de l'intelligence humaine"* serait identifié d'ici dix à quinze ans. Comme on pouvait s'y attendre, les déclarations du Prix Nobel soulevèrent l'opprobre général. Suivirent alors des rétractations confuses, et l'on put croire que l'affaire était close sans que l'on puisse dire s'il s'agissait là des errements d'un vieil homme ou de la résurgence du courant déterministe dans lequel les thèses racistes trouvent parfois leurs arguments.

C'est sur ce dossier que revient le biologiste moléculaire Bertrand Jordan dans un ouvrage lucide et courageux. L'auteur observe qu'il n'existe pas de livres récents traitant, en langue française, de la question de la race, *"terme qui semble quasiment tabou dans notre beau*

pays".

Loin des poncifs que génère la question de la réalité de ce concept dans l'espèce humaine, l'auteur explique, avec une grande pédagogie, ce que les derniers acquis de la génétique nous disent de nos identités et de nos différences. Et force est d'observer que cette science en pleine expansion met à mal nombre de confortables postulats. *"L'humanité est-elle séparée en races différentes ? Vérité scientifique au XIX<sup>e</sup> siècle et durant une bonne partie du XX<sup>e</sup>, cette affirmation a été battue en brèche après la seconde guerre mondiale, nous rappelle Bertrand Jordan. Au cours des dernières décennies, la biologie a nié la pertinence même de la question, au motif que tous les humains auraient en commun 99,9 % de leur patrimoine génétique."*

Tel n'est pas le cas. Les derniers résultats des gigantesques entreprises de séquençage du génome humain montrent que les différences génétiques entre les hommes sont plus importantes qu'on le supposait il y a peu encore.

Le décryptage de plus en plus fin, de plus en plus rapide, des génomes témoigne de l'existence de différenciations héréditaires stables qui, au-delà des seules apparences corporelles, rendent possible de remonter aux origines géographiques lointaines des individus, ou peuvent parfois expliquer leur vulnérabilité à certaines maladies. *"Certes, les groupes ainsi repérés ont des limites floues, leur diversité interne est élevée, et aucun classement hiérarchique global ne peut être justifié à partir de ces éléments, souligne Bertrand Jordan. Les "races", au sens classique du terme, n'existent effectivement pas. Néanmoins, la pluralité humaine, telle qu'on peut l'appréhender avec les techniques les plus modernes, est plus grande et plus subtile qu'on ne voulait le croire..."*

L'auteur n'évade aucune des difficiles questions inhérentes à un tel sujet, qu'il s'agisse des variations de quotient intellectuel ou de performances musculaires selon la couleur de la peau. Et, dans le même temps, il parvient à démontrer que la science génétique ne fournit aucun argument aux thèses racistes. Et si elle peut établir les bases moléculaires communes de certains groupes, elle ne peut en rien fournir une hiérarchie *"logique, expliquée, permanente et indélébile"*, comme le voulait Joseph Arthur, comte de Gobineau (1816-1882), théoricien de l'inégalité des races. Tout est à la fois plus complexe et plus simple. Plus complexe, parce que les différences individuelles existent, de même qu'existent des groupes, plus simple, parce que nous tous faisons partie de la même espèce.

---

"L'Humanité au pluriel. La Génétique et la question des races" de Bertrand Jordan. Seuil, 226 pages, 19 €

---

## **Il y a du Neandertal en nous**

**L'ADN d'"Homo neanderthalensis" a parlé : il se serait apparié à "Homo sapiens" venu d'Afrique, avant de disparaître il y a 30 000 ans. Le génome des populations d'Eurasie porte la trace de ce métissage.**

LE MONDE | 07.05.2010 Par Hervé Morin

Il y a du Neandertal en nous. Du moins si nous sommes "non africains". Dans ce cas, 1 % à 4 % de notre matériel génétique a pour origine Homo neanderthalensis. Nous nous croyions simples cousins, issus d'un ancêtre commun. Nous nous découvrons aussi métissés avec cet humain disparu. C'est la conclusion la plus spectaculaire tirée de l'étude de l'ADN prélevé sur trois os de néandertaliens vieux d'environ 40 000 ans, issus d'une grotte croate.

Pour la première fois, le génome nucléaire d'un homme fossile est séquencé, à hauteur de 60%. Son analyse est publiée, au terme de quatre années d'efforts, dans la revue *Science*, vendredi 7 mai, sous la direction de Svante Pääbo, de l'Institut Max-Planck d'anthropologie évolutionniste de Leipzig. C'est à lui que l'on doit la première analyse génétique d'un néandertalien, en 1997.

Il s'agissait d'ADN mitochondrial (ADNmt), transmis par la mère, d'extraction bien plus aisée que l'ADN nucléaire. En 2004, M. Pääbo et ses collègues avaient conclu que cet ADNmt ne révélait aucun croisement entre *Homo sapiens*, l'homme moderne et celui de Neandertal.

Conclusion aujourd'hui invalidée par les mêmes chercheurs, qui ne cachent d'ailleurs pas leur surprise. "*L'équipe était contre cette hypothèse, ce qui, d'une certaine manière, renforce nos résultats*", rappelle David Reich (MIT et Harvard), cosignataire de l'étude. Et de rappeler les précautions méthodologiques prises pour se prémunir contre les contaminations par l'ADN des expérimentateurs, éliminer celui des microbes présents dans les échantillons, qui représentaient au départ plus de 95 % des éléments séquencés.

### **COUSIN SULFUREUX**

Il a aussi fallu trouver les moyens de comparer l'ADN attribué à Neandertal à celui d'hommes actuels – un Français, un Han chinois, un Papou de Nouvelle-Guinée, un San d'Afrique de l'Ouest et un Yoruba d'Afrique de l'Ouest – et à celui d'un chimpanzé. Pourquoi ? "*Parce que les variations génétiques non partagées avec Neandertal éclairent l'histoire évolutive de l'homme*", répond Ed Green, premier signataire de l'article de *Science*.

Ces comparaisons ont donc mis en évidence la présence de 1 % à 4 % d'ADN d'origine néandertalienne dans le génome de nos contemporains d'Eurasie, alors qu'un tel héritage est absent chez les deux Africains. Impossible à ce stade de décrire le rôle fonctionnel de cet ADN transfuge. Mais sa mise en évidence met fin à une controverse scientifique vieille de plusieurs décennies sur d'éventuels croisements entre les deux espèces.

Mais sans doute faut-il rappeler qui est Neandertal, et pourquoi il constitue un cousin sulfureux. En 1856, sont découverts près de Düsseldorf une calotte crânienne et des os longs bientôt attribués (1864) à une nouvelle espèce, baptisée *Homo neanderthalensis*.

En 1859, la publication de *L'Origine des espèces* par Darwin banalise l'homme au sein du règne animal. Double choc pour les contemporains. Le mythe de la Genèse est ébranlé, la "création" compte soudain une nouvelle espèce humaine. Pire, on découvre, à La Chapelle-aux-Saints (Corrèze), en 1908, un squelette de Neandertal enterré par ses congénères: ces primitifs avaient-ils le souci de l'au-delà ?

Depuis lors, ces questions n'ont cessé de tarauder les paléanthropologues, et d'autres se sont posées au fil des découvertes : Neandertal est le seul hominidé apparu en Europe, il y a environ 400 000 ans, descendant d'*Homo* plus archaïques venus d'Afrique ? A-t-il été rayé de la carte, il y a 30 000 ans, par *Homo sapiens* lui-même sorti d'Afrique il y a 50 000 ans ? Quid de la nature des relations entre les deux espèces, qui ont pu avoir des contacts pendant quelques millénaires ? Ces questionnements s'accompagnent de querelles sur le degré d'"intelligence" et d'humanité qu'il convient d'accorder à ce perdant de l'évolution.

Avec ses bourrelets sus-orbitaires et son chignon crânien, l'incroyable robustesse de son squelette et de sa musculature, mais son gros cerveau, n'était-il qu'un balourd simiesque ? C'est aussi une créature politique : certains chercheurs en font un bon sauvage, victime des mœurs colonialistes incoercibles de l'homme moderne, d'autres soulignent les proximités entre les deux espèces, qui se seraient fondues l'une dans l'autre.

*"C'est un sujet explosif, car la notion de différence biologique est délicate à manier dès lors*

*qu'on s'approche de l'humain",* note le paléanthropologue Jean-Jacques Hublin, lui aussi de l'Institut Max-Planck de Leipzig, pour qui la recherche, féconde, de différences avec ces espèces disparues n'a rien de commun avec celle d'une hiérarchie entre d'hypothétiques "races" au sein de l'espèce humaine.

La génétique vient donc d'apporter son grain de sel dans ces polémiques souvent vives. Doit-on continuer à parler de deux espèces, si leur hybridation a donné lieu à une descendance aussi fertile ? *"Je laisse à d'autres le choix de se quereller à ce sujet",* répond Svante Pääbo, qui juge la discussion *"assez vaine"* et se contente de souligner qu'il y a bien eu croisements, même à une échelle modeste. Les populations en jeu ne dépassaient pas quelques milliers d'individus. Il a suffi de quelques dizaines d'accouplements pour que l'empreinte de Neandertal marque notre patrimoine génétique.

### **"PÊCHE" AUX GÈNES**

Certains chercheurs n'ont pas attendu les généticiens pour se forger une conviction. C'est le cas du paléanthropologue Erik Trinkaus (Washington University, Saint Louis, Missouri), pour qui *"il existe déjà en abondance des preuves paléontologiques montrant des flux de gènes entre néandertaliens et hommes modernes, résultant de l'absorption des populations des premiers par l'expansion des seconds, il y a environ 40 000 ans"*.

Sauf, répond Jean-Jacques Hublin, que la génétique suggère des métissages plus anciens, puisque tous les Eurasiens, et pas seulement les Européens de l'Ouest, en portent la marque : *"Probablement ont-ils eu lieu du côté de l'actuel Israël, où la frontière entre populations de néandertaliens et d'hommes modernes a été fluctuante entre 120 000 et 50 000 ans",* soit avant qu' *Homo sapiens* n'entame sa marche triomphale à travers le globe.

Ce qui a fait ce succès évolutif, Jean-Jacques Hublin espère le trouver non seulement du côté des os – sa spécialité – ou de l'archéologie, mais aussi de celui des gènes. L'article de *Science* ouvre en effet d'autres perspectives fascinantes : disposer du génome de Neandertal offre un aperçu de ce qui fait la spécificité d'*Homo sapiens*.

L'équipe internationale a ainsi mis en évidence quelques gènes uniques à notre espèce, qui ont la particularité de jouer un rôle dans le développement cognitif et le métabolisme énergétique. Lorsqu'ils sont endommagés, certains sont impliqués aujourd'hui dans la trisomie 21, l'autisme ou encore la schizophrénie. Un autre l'est dans la forme du crâne, de la clavicule et de la cage thoracique.

Erik Trinkaus est critique vis-à-vis de cette *"expédition de pêche"* aux gènes, *"qui ne nous disent rien sur la biologie ou le comportement"* de Neandertal. Bruno Maureille (CNRS-UMR Pacea, Bordeaux) juge au contraire *"très intéressante"* cette nouvelle étape de la paléogénétique, qui va s'intéresser aux produits des gènes, les protéines. Il note cependant que les moyens techniques *"évoluent beaucoup plus vite que les capacités de la communauté scientifique à en intégrer les résultats"*.

La paléogénéticienne Eva-Maria Geigl (Institut Jacques-Monod) souligne, elle aussi, qu'il faudra du temps *"avant que tout le monde soit convaincu"*. D'autant que la génomique n'en est qu'à ses débuts : *"On va certainement s'apercevoir que la diversité génétique est beaucoup plus importante qu'on le pense",* dit-elle, tant entre les espèces humaines qu'à l'intérieur de celles-ci.

A Leipzig, on en est déjà à la prochaine étape pour caractériser les gènes qui font le propre de l'homme : le séquençage du génome d'*Homo sapiens* contemporains des derniers Neandertal est lancé.

---

## Fin de "race"

**L'Assemblée nationale a adopté en mai une proposition de loi supprimant le mot "race" de la législation. Faut-il expurger aussi notre Constitution pour se débarrasser de cette notion explosive et sans fondement biologique ? Débat.**

LE MONDE CULTURE ET IDEES | 27.06.2013 Par [Catherine Vincent](#)

Race. C'est peu de dire que le mot dérange. A peine prononcé, il provoque la méfiance, convoquant aussitôt les pires pages de notre histoire contemporaine. On le dit dépassé, mais il provoque encore des débats passionnés.

En France, le terme est resté si sulfureux que François Hollande s'est engagé à l'ôter de la Constitution française et qu'une proposition de loi visant à le supprimer de notre législation a été adoptée en première lecture, le 16 mai, par l'Assemblée nationale.

Initiative salutaire ? Fausse bonne idée ? La question divise les militants de la lutte antiraciste, les historiens et les sociologues. Parfois de façon radicale. Plus de cinq siècles après être apparu dans la langue française, le mot reste explosif.

*Race*. Nom féminin, de l'italien *razza*. Dans le dictionnaire en ligne Wiktionnaire - plus rudimentaire, mais en l'occurrence aussi instructif que le Robert ou le Larousse -, le premier sens (vieilli) est pourtant simple : "*Lignée, ensemble des ascendants et des descendants d'une même famille.*"

Mais dès la deuxième entrée, tout se complique : "*Groupe d'individus qui se distingue d'autres groupes par un ensemble de caractères biologiques et psychologiques dont on attribue la constance, non pas à l'action du milieu, mais à une lointaine hérédité.*" Cette définition s'applique-t-elle à notre propre espèce ? Autrement dit : les races humaines existent-elles ? D'emblée, la question est biaisée, car elle peut être abordée selon deux angles : l'un naturaliste, l'autre historique.

### DE CARL VON LINNÉ À LA BIOLOGIE MOLÉCULAIRE

Sur le plan strictement biologique, la réponse n'a cessé d'évoluer depuis le siècle des Lumières. En 1758, Carl von Linné (1707-1778) propose une division en quatre couleurs de peau : blanche, noire, jaune et rouge, auxquelles il assigne une morphologie et un tempérament.

Un siècle plus tard, la théorie darwinienne s'en mêle, qui donne lieu à d'interminables débats sur l'origine et l'invariabilité des races. A l'aube des années 2000, la biologie moléculaire réfute tout en bloc : les humains ont en commun 99,9 % de leur patrimoine génétique - l'espèce est donc unique et indivisible.

Dix ans plus tard, la puissance de la génétique nuance cette affirmation : il existe bien des différenciations héréditaires stables entre groupes humains, mais la subtilité de ces variations et les métissages rendent bel et bien caduc le terme de race.

*"Par définition, la race réunit les individus qui ont certaines particularités héréditaires communes assez marquées pour qu'on puisse les rassembler en un groupe, mais insuffisantes pour que ce groupe constitue une espèce distincte, résume l'historien des sciences André Pichot. Les races n'ont jamais été plus précisément définies. Elles ont toujours admis un certain arbitraire, et, contrairement à ce qu'on prétend souvent, elles n'ont jamais eu de définitions essentialistes ou typologiques. C'est pourquoi il est absurde de parler de l'existence ou de la non-existence des races : elles existent en taxonomie selon la définition*

*que les taxonomistes en donnent ou selon l'usage qu'ils en font." Voilà pour la science. Mais pour la science seulement. "Par ailleurs, quoi qu'en pensent les généticiens, il y a des races dans le monde où nous vivons, poursuit-il. Car nous ne séjournons pas dans un monde de gènes, mais dans un monde d'hommes, et celui-ci est irréductible à celui-là."*

### **ORDONNER LA DIVERSITÉ HUMAINE OU LA HIÉRARCHISER ?**

Réduire la race à la biologie, ce serait oublier la dimension sociale de ce terme, et ses terribles conséquences. L'esclavage, le colonialisme, l'eugénisme et l'extermination des juifs par le nazisme.

Ce serait aussi oublier que le besoin d'ordonner la diversité humaine s'est toujours accompagné de sa hiérarchisation. Et que le mot "race" a vite trouvé ses corollaires, "inférieure" et "supérieure". Une réalité historique que la France connaît d'autant mieux qu'elle fut une des grandes puissances coloniales du monde occidental.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la plupart des Européens croyaient à la supériorité de la race blanche. La République française comme les autres. Sans cette conviction, la colonisation aurait-elle seulement été possible au pays des droits de l'homme ?

*"Le fait de cette supériorité était accepté par les plus grands républicains, et n'excluait pas une certaine générosité, relève Pascal Blanchard, historien au groupe de recherche Achac (colonisation, immigration, post-colonialisme) du CNRS. Selon le vieux principe révolutionnaire, on partait aux colonies pour amener ces hommes et ces femmes vers la lumière."*

En 1885, Jules Ferry prononce un discours devenu célèbre pour relancer les conquêtes coloniales au nom de la *"mission civilisatrice de la France"*. La même rhétorique est à l'oeuvre lors de l'Exposition universelle de 1889, où exhibitions et artisanats "indigènes" attireront des dizaines de milliers de spectateurs.

### **"PRINCIPE D'INIQUITÉ" ET DISCRIMINATIONS**

La colonisation, souligne Pascal Blanchard, est ainsi le premier espace où le concept de race devient opérant dans les rapports politiques et sociaux, avec les inégalités de statuts, de droits et de devoirs qui lui sont associées.

*"En 1930, il y avait plus d'habitants dans notre empire que dans l'Hexagone. Ce principe d'iniquité était donc imposé à plus de la majorité de la population dite française", rappelle-t-il. Une dimension discriminatoire à laquelle s'en ajoute une autre, plus pernicieuse : la notion de "race française" (on parlerait, aujourd'hui, de "Français de souche").*

*"Ce mouvement émerge à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et n'est pas sans rapport avec la montée de l'antisémitisme, précise l'historien. Des médecins, des anthropologues s'attellent à définir cette "race" française. A savoir qui en est, qui n'en est pas, et quels sont les migrants qui vont la mettre en danger. Et, très vite, les politiques - de gauche comme de droite - s'emparent du concept, qui fonctionne dans les meetings et dans les discours nationalistes."*

Cette race-là devient efficace non plus en termes hiérarchiques, mais en termes d'exclusion. Elle s'opposera à l'immigration juive venue de l'Est, puis, entre les deux guerres, à l'immigration des juifs allemands après 1933. Jusqu'à atteindre son apogée avec la seconde guerre mondiale et le régime de Vichy.

Comment, dès lors, s'étonner que le mot soit devenu tabou au sortir de la Shoah et de la décolonisation ? Que la science elle-même hésite à l'utiliser ?

*"Etudier la diversité des groupes humains peut avoir des retombées médicales importantes et nous informe sur l'histoire des grandes migrations humaines, mais la race est un concept*



*dont on n'a pas besoin", résume Evelyne Heyer, professeur en anthropologie génétique au Muséum national d'histoire naturelle.*

### **UN "GESTE SYMBOLIQUE" MAIS "NÉCESSAIRE"**

Faut-il pour autant le supprimer de la Constitution de la V<sup>e</sup> République ? Le rayer de son article premier, qui dispose que la France *"assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion"* ?

Oui, répond sans hésitation l'avocat Alain Jakubowicz, président de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (Licra), qui avait formulé cette demande dans ses 50 propositions à destination des candidats à la présidentielle.

*"Le mot "race", argumente-t-il, a été introduit dans la législation française en 1939, puis installé par les lois antisémites du régime de Vichy des 3 octobre 1940 et 2 juin 1941. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, cette terminologie a été reprise pour proscrire les discriminations, mais son utilisation d'alors est historiquement périmée. Même s'il s'agit d'un geste symbolique, il est donc nécessaire d'expurger le texte fondateur de la République française. Parce que ce mot n'apporte rien et peut faire du mal."*

Oui, répond encore Pascal Blanchard. *"Oter ce mot de la Constitution, c'est acter le fait que l'inconscient collectif fonctionne encore à travers la grille de lecture de notre culture coloniale. Si nous voulons déconstruire peu à peu ce qui nous a bâti pendant deux siècles, si nous voulons entamer la déracialisation des rapports humains au coeur de la République, il faut commencer par là."*

L'urgence est, selon lui, d'autant plus grande que *"nous sommes en train de renouer avec une hiérarchisation des relations sociales héritée de ce passé"*. Comme le président de la Licra, l'historien déplore que ce projet ait été repoussé. L'Élysée, tout en assurant que la promesse de François Hollande n'était *"pas enterrée"*, a en effet récemment précisé qu'elle ne serait pas insérée dans la première révision constitutionnelle, prévue pour le 22 juillet.

### **CONSERVER LE MOT "RACE" POUR LUTTER CONTRE LE RACISME**

Ce report n'est pas pour déplaire à Pap Ndiaye, professeur d'histoire nord-américaine à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), qui ne voit pas l'intérêt de cette mesure. D'une part parce que supprimer le mot "race" de nos textes de loi ne supprimera pas le racisme - mais sur ce point, tous sont d'accord. D'autre part et surtout parce que c'est précisément pour lutter contre les discriminations raciales que ce terme a été introduit dans la Constitution et dans nos codes.

*"Le droit est une arme, un outil dont on dispose pour agir sur la société. C'est pourquoi il faut conserver ce mot dans notre Constitution, comme une condamnation solennelle des distinctions fondées sur la catégorie imaginaire de la race",* développe-t-il.

Dans les pays anglo-saxons, souligne-t-il, la question ne se pose même pas. Le terme figure en bonne place dans le 15<sup>e</sup> amendement de la Constitution américaine (qui décrète l'interdiction de refuser le droit de vote au prétexte de la race ou de la couleur de peau) sans susciter le moindre débat. Les Britanniques, eux, n'ont pas hésité à se doter en 1976 d'un *"Race Relations Act"*, le texte qui régit la lutte contre les discriminations raciales.

L'embarras que suscite ce mot serait-il donc une spécificité française ? *"Le tabou vient de la seconde guerre mondiale, durant laquelle la France, plus que la Grande-Bretagne ou les États-Unis, a été traumatisée par le racisme biologique et le nazisme. Du coup, le mot a disparu du langage commun. Même l'extrême droite française évite de l'utiliser"*, remarque Louis-Georges Tin, fondateur du Conseil représentatif des associations noires de France

(CRAN), pour qui *"croire qu'il suffit de supprimer le mot pour supprimer le mal relève de la pensée magique"*.

A cette raison historique, Pap Ndiaye en ajoute une autre : le développement dans nos sciences sociales d'après-guerre de l'anthropologie structuraliste, un courant inspiré de la linguistique qui appréhende la réalité sociale comme un ensemble formel de relations. L'influence de Claude Lévi-Strauss (1908-2009) y est essentielle.

*"Son ouvrage Race et histoire, publié en 1951, a quasiment banni des sciences sociales françaises la notion de races, au profit de celle de cultures"*, rappelle-t-il. L'anthropologie française, soucieuse de rompre avec les sciences coloniales, se concentre désormais sur les grands invariants de l'humanité.

Gommer les différences pour combattre les discriminations ? Pas plus que la suppression du mot qui fâche, l'efficacité du procédé ne convainc Pap Ndiaye : *"On comprend bien cette volonté sémantique de rompre avec un passé catastrophique, provenant à la fois de la dernière guerre et de la colonisation. Mais force est de constater que bannir la notion de race des sciences sociales n'a pas eu l'effet escompté. Pas plus que l'effort d'éducation qui a été fait dans les années 1960-1970 pour estomper les différences entre les peuples. Sinon, on ne serait pas aujourd'hui dans une situation où un petit tiers de la population française se déclare "un peu" ou "beaucoup" raciste."* La volonté de nier les différences pour favoriser l'intégration des étrangers montre là ses limites, voire sa perversité.

Certes, il est délicat de parler de race. *"Mais ne pas en parler l'est tout autant, et l'euphémisation ne fait qu'obscurcir le problème"*, renchérit le sociologue Eric Fassin, pour qui la suppression de ce terme dans le droit signe surtout le recul de la lutte contre les discriminations raciales.

### **"LA RÉPUBLIQUE COMBAT LE RACISME, L'ANTISÉMITISME ET LA XÉNOPHOBIE"**

Les députés socialistes en ont eux-mêmes perçu le danger. Dans la proposition de loi amenée par le Front de gauche et adoptée en première lecture par l'Assemblée nationale, qui supprime de notre ordre juridique l'appartenance vraie ou supposée à une "race", ils ont imposé un amendement préalable : *"La République combat le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie. Elle ne reconnaît l'existence d'aucune prétendue race."* Une précaution qui, selon Eric Fassin, n'empêche pas que soit menée *"une politique effective de la race"*, notamment vis-à-vis des Roms.

*"La persécution dont ces populations européennes font actuellement l'objet relève clairement de la discrimination raciale, que le gouvernement masque en parlant non pas de race, mais de culture, estime-t-il. Si l'on condamne ces gens à vivre au milieu des rats près des décharges, tout en disant qu'il est dans leur culture de refuser l'intégration, c'est qu'on les considère, de fait, comme faisant partie d'une autre race que nous."*

Symbole puissant pour les uns, cache-misère pour les autres, la suppression du mot "race" de nos textes fondateurs soulève plus d'interrogations qu'elle n'apporte de solutions. C'est son mérite, mais aussi sa faiblesse.

*"Supprimer le mot de la Constitution ou des textes de loi, c'est faire semblant de s'intéresser au racisme si ces mesures ne s'accompagnent de rien d'autre"*, résume Danièle Lochak. Professeure émérite de droit public à Paris-X, cette ancienne présidente du Groupe d'information et de soutien des immigrés (Gisti) souligne que le terme figure dans toutes les conventions internationales relatives aux droits de l'homme. Lesquelles, ratifiées par la France, font à ce titre partie de son droit positif.

Elle remarque encore que, depuis 2003, plusieurs initiatives parlementaires ont été menées

pour faire disparaître le terme tabou de notre arsenal législatif - aucune n'ayant abouti à ce jour.

Danièle Lochak rappelle, enfin, qu'un grand colloque avait été organisé en mars 1992 au Palais du Luxembourg et à la Sorbonne. Son titre : "Le mot race est-il de trop dans la Constitution française ?" Vingt ans après, on y est donc encore.

A lire : "[L'espèce humaine est homogène à environ 99,9 %](#)"

à lire

"DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE DU RACISME" sous la direction de Pierre-André Taguieff (PUF, 2 016 p., 49 €).

"RACE SANS HISTOIRE" de Maurice Olender (Seuil, "Points Essais", 2009).

"L'HUMANITÉ AU PLURIEL. LA GÉNÉTIQUE ET LA QUESTION DES RACES"

de Bertrand Jordan (Seuil, 2008).

"AUX ORIGINES DES THÉORIES RACIALES, DE LA BIBLE À DARWIN"

d'André Pichot (Flammarion, 2008).

---

## « Race » : l'ignorance conduit à la détestation

**La généticienne et conseillère de Paris Dominique Stoppa-Lyonnet explique en quoi la notion de race, concernant l'espèce humaine, est dénuée de sens.**

LE MONDE SCIENCE ET TECHNO | 06.10.2015

« *Nous sommes quand même avant tout un peuple européen de race blanche* » : en revendiquant l'appartenance des Européens à une race et en sous-entendant la détestation de ceux qui seraient censés appartenir à une autre, Nadine Morano [*députée européenne, Les Républicains*] a, comme beaucoup, fait preuve d'ignorance de l'histoire de notre humanité.

La paléoanthropologie, l'hématologie géographique et, plus récemment, l'analyse génomique comparée des populations humaines ont maintenant établi qu'*Homo sapiens* constitue notre humanité et qu'il a progressivement migré depuis l'Afrique de l'Est où il est né il y a 200000 ans. Il est plus que probable qu'il ait reçu quelques contributions génétiques d'*Homoneanderthalensis*, entre 50000 et 100000 ans au Proche-Orient, avant qu'il ne se répande à travers l'Europe, l'Asie, puis l'Océanie et l'Amérique.

### Le même patrimoine génétique

Au cours de notre longue préhistoire puis histoire, des groupes humains, ou populations, se sont ensuite constitués sur notre planète au hasard des migrations guidées par la géographie des lieux, les événements climatiques et plus tard les grands événements politiques et religieux.

Le séquençage du génome (6 milliards de paires de bases réparties sur nos 23 paires de chromosomes) de nombreux individus appartenant à différentes populations a permis de montrer définitivement que les 7 milliards d'humains que nous sommes aujourd'hui partagent essentiellement le même patrimoine génétique.

Il existe pourtant de légères variations entre individus, variations dont seulement un petit nombre contribuent à nos différences. Ainsi, deux personnes, prises au hasard dans la population humaine, diffèrent entre elles en moyenne par 3,2 millions de paires de bases, soit par seulement 0,05 % de leur génome: si peu et pourtant beaucoup! Il existe tout autant de ces différences à l'intérieur d'une même population qu'entre deux populations différentes de taille comparable.

Néanmoins, certains variants sont plus fréquents dans certaines populations, s'étant accumulés parce qu'ils les protègent d'une maladie infectieuse ou parce qu'ils leur ont permis de résister à un environnement délétère (froid, sécheresse, disette...). Agents infectieux, régimes alimentaires ou climats hostiles ont constitué, et constituent toujours, des facteurs de pression de sélection qui sont favorables aux individus porteurs de ces variants protecteurs, ou plutôt, défavorables à ceux qui ne les portent pas.

A titre d'exemple, citons la fréquence élevée du variant HbS du gène de l'hémoglobine bêta, responsable de drépanocytose [*maladie génétique de l'hémoglobine*] lorsque le variant est sur les deux copies du gène, mais qui protège les porteurs d'une seule copie du paludisme dans les zones d'endémie. Ou encore la fréquence élevée en Europe du Nord des variants du gène CFTR associés à la mucoviscidose lorsqu'un variant est sur les deux copies du gène: ils ont eu un probable effet protecteur chez les simples porteurs contre certaines diarrhées et ont pu être sélectionnés par les grandes épidémies de choléra.

Mais un autre exemple est bien plus sensible, car il constitue l'élément majeur sur lequel se fonde la notion biologiquement inepte de race humaine: la couleur de la peau.

La faible pigmentation de la peau des populations du nord de l'Afrique, d'Europe et d'Asie résulte d'un trait génétique complexe et est en partie liée à la présence de variants du gène *SIC24A5*, l'un des gènes régulant la synthèse de mélanine (pigment foncé des téguments). L'absence d'avantage sélectif d'une peau noire dans les pays de latitude élevée, moins exposés au soleil, et, à l'inverse, l'avantage d'une peau claire facilitant la synthèse de vitamine D et prévenant le rachitisme ont conduit à la tendance écrasante de la présence de populations à peau blanche en Europe et en Asie.

En revanche, une peau noire est commune à toutes sortes de groupes de populations vivant dans des zones tropicales ensoleillées, où qu'elles soient dans le monde, des populations aussi différentes que celles d'Afrique, d'Inde ou d'Océanie.

### Définitions culturelles et non biologiques

Penser que, parce que certains traits physiques sont quasi constants dans une population – en particulier la couleur de la peau –, les génomes des individus qui la composent sont identiques, et que cette identité les réunit en un groupe fermé, génétiquement distinct, est une extrapolation fallacieuse. C'est pourtant sur ce raisonnement erroné que repose le concept de race développé au XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce concept catégorise, classifie, mais surtout, au fond, hiérarchise les populations. Cette conceptualisation a trouvé son apogée avec la publication par Arthur de Gobineau de *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853) et avec le mouvement eugéniste développé par Francis Galton en Angleterre. La hiérarchisation de la population humaine en différentes races a justifié les comportements discriminatoires et haineux du XX<sup>e</sup> siècle. Les races humaines n'existent pas, ou plutôt, elles n'existent que selon des définitions culturelles et non biologiques, dans nos lois d'homme et non dans celles de la nature, dans l'invective et

non dans la raison. L'ensemble de notre humanité n'appartient qu'à une seule et même espèce: *Homo sapiens*.

Et pourtant, on dit que, parmi les animaux domestiques, il existe bien des races. Ces animaux sont issus de croisements de spécimens, souvent éloignés, d'une même espèce et de sélections volontaires sur les caractères morphologiques ou sur les performances de leurs descendants. Le pur-sang est le résultat d'un élevage sélectif commencé en Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle à partir de chevaux issus d'un croisement de juments locales et d'étalons arabes. La domestication a ainsi fini par conduire à la constitution de populations dont les génomes sont quasi identiques à l'intérieur d'une même espèce animale. Il s'agit là de sélections faites par l'homme lui-même, de sélections assidues et industrielles, tout l'inverse des mécanismes « ouverts » (migrations, échanges, flux et dérives, facteurs de sélection évoqués plus haut), qui ont constitué les groupes humains depuis les plus anciennes de nos populations.

La connaissance de l'origine de notre humanité et la compréhension de ce qui fait nos différences, qu'il serait puéril de nier, mais surtout nos ressemblances, sont la seule façon de dénuer de sens le mot race chez l'homme. L'exposition « Tous parents, tous différents », d'André Langaney, au Musée de l'homme en 1992, doit être reprise et présentée sur tout notre territoire. Et la voix de Claude Nougaro doit continuer de nous chanter :

« *Armstrong, un jour, tôt ou tard,*

*On n'est que des os...*

*Est-ce que les tiens seront noirs ?*

*Ce s'rait rigolo !*

*Allez Louis, alléluia !*

*Au-delà de nos oripeaux,*

*Noir et Blanc*

*Sont ressemblants*

*Comme deux gouttes d'eau. »*

**Dominique Stoppa-Lyonnet**

---

### « Génétique et génomique réinscrivent la race au cœur des récits »

Dans une tribune au « Monde », l'historien des sciences Luc Berlivet explique que la recherche sur la notion de race, même dépourvue de légitimité scientifique, continue d'agiter la communauté des biologistes.

LE MONDE | 07.10.2017 Par Luc Berlivet (Chargé de recherches au CNRS, laboratoire Cermes3, enseignant à l'EHESS)

**Tribune.** L'un des aspects les plus troublants d'une époque qui n'en manque pourtant pas réside dans ce que certains ont appelé « *le retour de la race* » dans les sciences biologiques et biomédicales. L'un des exemples les plus apparemment anodins de références explicites à l'existence de différences biologiques de ce type réside dans les « tests d'ancestralité », commercialisés par des start-up de génomique telles que 23andMe, qui proposent, notamment, de dévoiler à leurs clients les différentes composantes de leur « *ascendance raciale* », exprimée en pourcentages.

D'autres innovations sont nettement moins « ludiques », comme ces tentatives visant à affiner le traitement de certaines pathologies en fonction du « profil racial » des patients : aux Etats-Unis, en 2005, le BiDil, médicament proposé dans le cas de certaines pathologies cardio-vasculaires, a ainsi bénéficié d'une autorisation de mise sur le marché accompagnée d'une indication qui le destinait spécifiquement à la population afro-américaine.

Loin de faire définitivement litière de la notion de « race », comme l'espéraient les protagonistes du programme « génome humain », génétique et génomique tendent au contraire à la réinscrire au cœur des récits visant à expliquer les différences objectivables (au niveau de marqueurs moléculaires) entre les populations humaines.

Pour beaucoup, la situation est d'autant plus incompréhensible qu'un récit longtemps dominant nous assurait qu'après une première vague de critiques, portées dans les années 1930 par des scientifiques clairvoyants, la découverte du rôle des médecins et savants allemands dans la perpétration des crimes nazis avait ensuite abouti à l'émergence d'un consensus déniait toute légitimité scientifique à la notion de race. Seuls s'y accrochaient encore des savants marginaux, aveuglés par des convictions rétrogrades et inavouables.

### Un long et tumultueux débat

Pour percevoir les limites de ce discours rassérénant, il suffisait pourtant de prendre la mesure des résistances qui accueillirent, jusqu'au sein de l'élite scientifique, les « déclarations sur la race » de l'Unesco affirmant l'inanité scientifique des usages de ce terme dès lors qu'il est question d'êtres humains. L'affirmation contenue dans la déclaration princeps de 1950, selon laquelle « *la "race" est moins un fait biologique qu'un mythe social* », fut ainsi jugée excessive et polémique par nombre d'anthropologues et de généticiens qu'on ne pouvait pourtant pas simplement taxer de « racistes ».

L'organisation, qui avait érigé la lutte contre le racisme par le développement scientifique et culturel au rang de priorité, se retrouva alors engluée dans un long et tumultueux débat : entre 1950 et 1964, elle ne publia pas moins de quatre « déclarations » et autres « propositions », sans toutefois atteindre l'objectif initial qui aurait consisté à réfuter définitivement toute pertinence scientifique au terme contesté.

Des travaux historiques récents, fondés sur la consultation des archives de l'Unesco et l'analyse systématique des correspondances entre les différents scientifiques ayant participé, à un titre ou à un autre, à cette longue controverse, font clairement apparaître la grande diversité des positions exprimées.

Si la quasi-totalité des protagonistes s'accordaient sur les immenses faiblesses des usages scientifiques du vocable « race » et déploraient amèrement le mésusage qui avait pu en être fait, une partie d'entre eux continuaient à lui trouver une certaine utilité pour penser les différences (visibles ou non) entre les populations humaines, tandis que d'autres refusaient de statuer une fois pour toutes sur son inanité scientifique, arguant de ce que personne ne pouvait prédire l'avenir...

### « Antiracisme scientifique »

Pour autant, si l'initiative de l'Unesco fut bien loin de satisfaire aux attentes de ses principaux artisans (le biologiste anglais Julian Huxley, premier directeur général de l'organisation internationale, et Ashley Montagu, anthropologue américain d'origine britannique), il ne faudrait pas pour autant en déduire qu'elle fut totalement privée d'effets. La multiplication des prises de position de biologistes, généticiens et anthropologues sur ce sujet atteste du contraire, même si ces scientifiques (des hommes blancs, dans leur

écrasante majorité) n'allaient pas nécessairement jusqu'à réfuter toute scientificité aux « races humaines ».

On trouve même, dans la littérature des années 1960-1970, des textes de savants connus aujourd'hui encore pour leurs déclarations antiracistes dans lesquels le terme est utilisé pour qualifier des « types » humains ou des « ascendances » spécifiques : dans son ouvrage *L'Homme altéré. Races et dégénérescence, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles* (Champ Vallon, 2016), Claude-Olivier Doron analyse ainsi le cas des « hémotypologistes » Jacques Ruffié et Jean Bernard. Si de telles complexités (que l'on ne saurait réduire à une forme de double langage) n'ont été prises en compte que très tardivement, cela tient sans doute, en partie au moins, à la réception publique extrêmement positive dont bénéficia ce que l'on a appelé « *l'antiracisme scientifique* ».

« Jusqu'aux années 2000, à chaque publication savante mettant en avant l'existence d'inégalités raciales du point de vue de traits humains correspondait une forte mobilisation de scientifiques antiracistes »

Non pas que les succès de librairie et, plus généralement, la visibilité acquise par des savants tels que le paléontologue et évolutionniste américain Stephen Jay Gould, auteur en particulier de *La Mal-Mesure de l'homme* (publié en 1981 et traduit en français deux ans plus tard), ou le généticien Albert Jacquard (dont l'exposition médiatique débuta véritablement avec la parution, en 1978, de son *Eloge de la différence* aux éditions du Seuil) aient eu quoi que ce soit d'immérité.

Simplement, ils nous ont peut-être convaincus trop rapidement de ce que, sur le « front scientifique », les antiracistes étaient en passe de l'emporter définitivement sur leurs collègues les plus rétrogrades. De fait, jusqu'aux années 2000, à chaque publication savante mettant en avant l'existence d'inégalités raciales du point de vue de l'intelligence ou d'autres traits humains correspondait une forte mobilisation de scientifiques antiracistes.

### Les rendez-vous de l'histoire de Blois

La 20<sup>e</sup> édition des Rendez-vous de l'histoire de Blois, du 4 au 8 octobre, dont *Le Monde* est partenaire, a pour thème « Eureka, inventer, découvrir, innover ». Elle place les sciences au cœur des quatre jours de conférences, échanges et réflexions. Les Rendez-vous de Blois, ouverts gratuitement au public, favorisent les débats citoyens et constituent un moment privilégié de rencontres avec les historiens, de pédagogies au service de la diffusion des connaissances et de la recherche scientifique

A cette occasion, *Le Monde* propose deux tribunes scientifiques. Celle de Luc Berlivet, chargé de recherches au CNRS, se penche sur l'évolution de l'usage du concept de « race » au sein de la communauté des biologistes. Luc Berlivet fait partie du panel d'intervenants de la table ronde intitulée « Sciences, santé et gouvernement des populations : de l'impérial au global ? », samedi 7 octobre.

Celle de Mathias Girel, maître de conférences de philosophie à l'ENS Ulm, est consacrée à la production culturelle de l'ignorance ou agnotologie, dont les usages présentent des risques majeurs, notamment celui d'alimenter les thèses conspirationnistes.

De telles mobilisations n'ont pas entièrement disparu, mais elles se sont raréfiées, devenant d'ailleurs de plus en plus difficiles à mener au fur et à mesure que s'opérait une véritable « *réinscription génétique de la race* » (Nadia Abu El-Haj) et sa « *molécularisation* » (Duana Fullwiley), avec la contribution, dans certains cas au moins, de scientifiques et d'intellectuels appartenant à des minorités visibles (pour reprendre l'expression consacrée).

---

### Neandertal, ce qu'il dit de nous

L'exposition « Neandertal » qui s'ouvre au Musée de l'homme, à Paris, nous confronte à une autre humanité, lointaine dans le temps et proche cependant.

LE MONDE SCIENCE ET TECHNO | 27.03.2018 Par [Pierre Barthélémy](#)



Elle s'appelle Kinga. Elle porte un élégant cardigan bleu roi, un pantalon noir et des baskets en cuir blanc. La chevelure libre, les yeux clairs, le visage constellé de taches de rousseur. Un sourire plisse légèrement ses joues et lui donne un air sympathique. Si vous la croisez dans le métro, vous ne la remarqueriez sans doute pas plus que certains autres usagers de la RATP.

Pourtant, Kinga est une jeune femme à nulle autre pareille, car il s'agit d'une néandertalienne. Ou plus exactement de la reconstitution très réaliste d'une néandertalienne, œuvre de la paléo-artiste Elisabeth Daynès. Kinga va accueillir les visiteurs à l'exposition « Neandertal » qui ouvre ses portes le 28 mars au Musée de l'homme, à Paris, et il y a fort à parier que beaucoup viendront planter leurs yeux dans les siens. Pour se confronter à une autre humanité, si lointaine dans le temps, si proche cependant.

Si lointaine, car il y a environ 35 000 ans que Neandertal a disparu après avoir été, pendant des milliers de siècles, le résident de l'ouest du continent eurasiatique. Si proche à cause de cette ressemblance physique, de l'évident lien de parenté qui nous unit, nous *Homo sapiens*, à notre cousin éteint, du miroir que ce dernier nous tend, de sa manière silencieuse de nous demander ce qui fait de nous des humains et de la place qu'il tient. Il faut dire que, de ce point de vue, Neandertal part de très loin.



## On le traite de crétin

Lorsqu'il est découvert en 1856 dans la vallée de Neander, en Allemagne, il est le premier homme fossile à ressurgir du passé. Tous deux préhistoriens et commissaires scientifiques de l'exposition, Pascal Depaepe, directeur régional des Hauts-de-France à l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), et Marylène Patou-Mathis, directrice de recherches au CNRS, rappellent qu'« *on est alors dans un contexte de créationnisme. Comme Neandertal n'a pas l'apparence d'un humain moderne, avec son crâne allongé vers l'arrière, son absence de menton et son bourrelet suborbital qui lui fait comme une visière, on va le traiter de pathologique et de crétin.* »

« *Parmi les premières représentations de lui, on accentue les caractères simiens. Un des extrêmes est le dessin fait par l'artiste tchèque Frantisek Kupka, qui paraît dans L'illustration, en 1909, où on voit une espèce de singe velu à l'air agressif qui se tient à l'entrée d'une grotte, une massue ou un fémur à la main, avec un crâne par terre donnant l'impression qu'il a sûrement bouloché un de ses copains* », poursuivent-ils.

L'époque est alors dominée par deux grands paradigmes qui vont se transposer dans l'image que l'on se fera de Neandertal. « *Il y a tout d'abord la racialisation, l'idée de classer et de hiérarchiser les races humaines*, explique Marylène Patou-Mathis. *La deuxième chose, c'est une vision d'un progrès unilinéaire dans l'évolution de l'humanité. Tout ce qui est avant est forcément moins bien que tout ce qui est maintenant. Et plus vous faites des différences avec les autres, plus vous vous valorisez : il fallait donc mettre toutes les tares sur le dos de Neandertal en prétendant qu'il était cannibale, qu'il n'avait pas de langage, qu'il n'enterrait pas ses morts, que c'était un charognard qui ne chassait pas. Les découvertes postérieures ont fait tomber ou nuancé beaucoup de ces critères, mais on voit bien qu'ils avaient été posés pour faire valoir la notion de progrès.* »

« On lui a mis toutes les tares sur le dos, en prétendant qu'il était cannibale, qu'il n'avait pas de langage, qu'il n'enterrait pas ses morts », Marylène Patou-Mathis, directrice de recherches au CNRS

Alors qu'*Homo neanderthalensis* et *Homo sapiens* sont deux lignées issues du même tronc, qui se sont séparées il y a environ 700 000 ans pour vivre leur destin chacune de son côté, la première en Eurasie, la seconde en Afrique, Neandertal est donc, dans un premier temps, considéré comme un prédécesseur de l'homme moderne et forcément plus primitif que lui... Il transportera longtemps – et continue parfois encore de transporter – l'image d'une brute épaisse, due à une impressionnante robustesse physique. Ainsi que le souligne Ludovic Slimak, chercheur au CNRS et spécialiste des sociétés néandertaliennes, « *ses traits archaïques sont flagrants, et cela empêche certainement certains scientifiques de regarder Neandertal avec la plus grande objectivité* ».

Le chercheur français ne se prive pas de raconter une anecdote édifiante à ce sujet : « *C'était il y a une douzaine d'années. Dans une de ses conférences, le paléanthropologue américain Richard Klein, de l'université Stanford, avait mis un crâne néandertalien sur une de ses diapositives et il a dit : "Si, en montant dans un avion, je voyais que le pilote a cette tête-là, je ne sais pas vous, mais moi je redescendrais de l'avion..."* » Ludovic Slimak se remémore aussi une conversation avec un collègue russe, Pavel Pavlov, dont le jugement sur les néandertaliens se résume à un lapidaire : « *Ils n'ont pas d'âme.* »

## Image que l'on se fait

Pourtant, au cours des dernières décennies, les découvertes scientifiques ont profondément remanié l'image que l'on se faisait de Neandertal. Marylène Patou-Mathis, qui travaille

beaucoup sur les comportements de subsistance, cite ainsi ces « travaux qui ont clairement mis en évidence que, même s'ils mangeaient beaucoup de viande de mammifères terrestres, les néandertaliens consommaient aussi des fruits de mer, des oiseaux, des phoques échoués, des poissons plus qu'on ne le pensait. Surtout, grâce aux recherches menées sur le tartre dentaire, on a vu de la consommation de végétaux. C'est intéressant, parce que l'image de Neandertal en train de manger de la barbaque saignante n'est pas la même que celle de Neandertal mangeant des galettes de graminées sauvages cuites... »

La préhistorienne évoque également « les découvertes montrant la consommation de plantes médicinales par des personnes souffrant de certaines pathologies », mais aussi l'utilisation de pigments, la collecte de plumes et de serres de rapaces qui ont pu servir d'ornements corporels ou vestimentaires, voire d'objets rituels. Les chercheurs ont en effet, et depuis longtemps, révélé des comportements autres que de subsistance, décrivant par exemple des dizaines de sépultures de la Charente-Maritime à l'Ouzbékistan ou des formes graphiques simples. On a également mis en évidence l'entraide et la solidarité dont les néandertaliens devaient faire preuve, que ce soit pour chasser ou pour soutenir des membres du groupe affaiblis par une blessure ou un handicap. Petit à petit, la recherche a rapproché les comportements néandertaliens de ceux des *Homo sapiens* vivant à la même époque. Parti d'une position extrême – l'homme-singe fruste et brutal –, le balancier s'est déplacé avec constance vers l'idée d'une ressemblance forte entre les deux groupes.

« Homo sapiens » et Neandertal ne sont-ils pas membres de la même espèce, puisqu'ils se reproduisaient entre eux ?

Et c'était compter sans la découverte majeure de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, la preuve - génétique qu'il y a eu des croisements avec descendance fertile entre les deux populations. Une trouvaille qui pose la question suivante : *Homo sapiens* et Neandertal ne sont-ils pas membres de la même espèce puisqu'ils se reproduisaient entre eux ? Et si eux, c'était nous ? Pour Jean-Jacques Hublin, titulaire de la chaire de paléanthropologie au Collège de France, « savoir si Neandertal est oui ou non une autre espèce est un peu de la rhétorique : définir ce qu'est une espèce est compliqué. La spéciation est un processus et non pas un événement : on ne se réveille pas un matin en étant une autre espèce. Cela prend des centaines de milliers d'années, voire des millions d'années chez des mammifères de taille moyenne. Il faut plutôt voir ces groupes comme des espèces en formation qui n'ont jamais atteint l'isolement reproductif complet. On a d'ailleurs des soupçons sur la fécondité des hybrides mâles ».

A trop vouloir réhabiliter Neandertal, déconstruire l'image déplorable qu'il traîne comme un boulet depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ne l'a-t-on pas trop rapproché de nous ? Le balancier est-il allé trop loin dans l'autre sens ? Jean-Jacques Hublin le pense : « On est très facilement enclin à souligner les travers de nos prédécesseurs, en se moquant de la vision simiesque qu'ils avaient de l'homme de Neandertal, dont on sait maintenant que c'était un hominine à grand cerveau doté de techniques et de comportements complexes, mais je suis également sûr que, dans cinquante ans, on rira ou on sourira de la façon dont aujourd'hui on veut faire de Neandertal un être pacifique, écolo... Il y a une projection des fantasmes de chaque époque sur le passé. On l'habille des préoccupations du présent. »

### Regard sur nos origines

Neandertal nous tend un miroir. En raison de sa proximité, parler de lui, c'est aussi parler de nous, du regard que nos sociétés jettent sur la préhistoire et sur nos origines. Ce cousin éteint dit aussi des choses révélatrices sur... ceux qui l'étudient. Comme l'explique Ludovic Slimak, le débat sur Neandertal met en lumière deux courants de la paléanthropologie :

*« Le premier, qui est un courant plutôt latin, tend à dire et à essayer de montrer que les néandertaliens ont été victimes de leur faciès, mais qu'ils sont comme nous. L'autre courant est plutôt anglo-saxon. Il s'en tient plus à une approche biologique de Neandertal, et la notion de culture néandertalienne telle qu'on la perçoit dans la recherche française est moins développée. Il est d'ailleurs marquant que, pour les Anglo-Saxons, le mot "human" soit strictement réservé à Homo sapiens... »*

Ludovic Slimak le reconnaît volontiers : *« Cela fait vingt-cinq ans que je travaille sur Neandertal avec les mains dans le cambouis, quatre mois par an sur des fouilles, je connais intimement son artisanat, son mode de vie, mais je ne sais toujours pas qui il est. »* Pour ce chercheur, il est vain de se bagarrer sur tel ou tel type de production qui serait le propre de l'homme moderne et dont les Néandertaliens seraient incapables. *« A chaque fois qu'on affirme cela, on peut être sûr que, dans les années qui suivent, une équipe montrera que Neandertal le faisait aussi... Il faut l'aborder de manière structurelle et se demander s'il existait chez lui une manière de voir le monde, de se comporter, qui lui était propre. »*

Lire aussi : [« Il est difficile de tester toutes les intelligences chez les néandertaliens »](#)

Malheureusement, Neandertal n'a pas laissé ses Mémoires, et il faut bâtir cette éthologie à partir des vestiges qui sont parvenus jusqu'à nous, essentiellement de la pierre taillée... Mais c'est justement là que Ludovic Slimak décèle une différence structurelle entre Neandertal et *Homo sapiens*, lorsque les deux populations avaient des connaissances techniques similaires : *« Si vous regardez des outils de silex de sapiens contemporains, une fois que vous en avez vu dix, vous allez vous ennuyer pendant des années parce que les 100 000 suivants seront tous les mêmes. Ce qui n'existe pas chez Neandertal, c'est cette standardisation. Quand vous voyez un de ses produits finis, chaque objet est magnifique et unique, une création, un univers en soi. Là, on est au cœur de la bête : c'est révélateur d'un univers mental qui ne semble pas le même, d'une autre manière de s'inscrire au monde, de penser le monde. Ces divergences-là ne sont ni techniques ni culturelles, et on peut ici proposer que l'encéphale ne fonctionne pas de la même manière. »*

Depuis sa découverte, décrire Neandertal, c'est aussi dessiner notre portrait en creux et interroger notre rapport à l'altérité. *« Les hommes s'évertuent à se définir par rapport au reste du monde vivant, rappelle Jean-Jacques Hublin. Il y a une sorte de fossé mental qu'on installe entre les hommes et les animaux. Quand on est évolutionniste, on sait que c'est une fiction, que ce fossé n'existe pas vraiment puisque nous sommes issus du monde animal. La question qu'on se pose avec Neandertal, c'est : quelle est la limite de l'humain ? Qu'est-ce qu'on va appeler les hommes ? Les néandertaliens sont très près de ce fossé. Ils étaient de l'autre côté pendant longtemps, et on les a maintenant fait passer de notre côté. Du coup, tous les attributs de l'humanité s'appliquent à eux brutalement, dans un contexte idéologique de lutte contre le racisme, la ségrégation, la discrimination, etc. La difficulté, pour nous humains, c'est de concevoir un homme qui ne soit pas comme nous. Sitôt qu'on reconnaît un être comme un homme, inexorablement on l'inclut dans notre communauté - humaine et il devient comme nous, en tout. »*

Lire aussi : [Ces 2 % d'ADN de Neandertal en nous](#)

Voilà peut-être pourquoi on met des baskets à Kinga. Pourquoi on se demande si on la remarquerait dans le métro... Il nous est pour ainsi dire impossible de ne pas essayer de nous projeter en Neandertal, tout comme il est impossible de ne pas songer à un pachyderme quand on vous ordonne *« Ne pensez pas à un éléphant ! »* Ce rapport si particulier avec les formes humaines du passé tient peut-être au fait qu'aucun autre *Homo* n'a survécu. *« Aujourd'hui, sur Terre, rappelle Jean-Jacques Hublin, il n'existe qu'une forme humaine, qui*

*s'est répandue sur la planète récemment à l'échelle des temps géologiques. Pour nous, c'est - l'ordre naturel des choses. Mais c'est une réalité très récente. Auparavant, il y avait toujours eu plusieurs formes d'hominines en même temps. Cela fait moins de 40 000 ans que nous sommes tout seuls, et c'est pour cette raison que j'ai intitulé un de mes cours au Collège de France "L'espèce orpheline". » Le paléanthropologue y voit d'ailleurs la raison de notre fascination pour Neandertal... et les extraterrestres : « Ils nous permettent de nous sentir moins seuls... »*

---

## **La génétique sur le terrain miné des « races »**

**Une tribune publiée par le « New York Times » relance une question minée, celle des différences génétiques observées entre groupes humains. Laurent Alexandre met en garde contre les dérives d'une telle discussion.**

LE MONDE SCIENCE ET TECHNO | 12.04.2018 Par Laurent Alexandre (chirurgien urologue, président de DNAVision)

**Carte blanche.** La part de la génétique dans nos destinées est un sujet douloureux en France. Notre pays est probablement l'un des derniers où une majorité de gens et même d'intellectuels sont persuadés que l'intelligence est purement produite par l'environnement culturel et familial. Toutes les études montrent pourtant le contraire et relativisent au passage le rôle de l'école.

Des études ont mis en évidence le fait que la réussite et les capacités intellectuelles étaient fortement dépendantes du patrimoine génétique. Partager un environnement commun – famille et éducation – n'explique qu'environ un tiers des différences cognitives. Autrement dit, l'école et la culture familiale ne pèsent pas beaucoup face au poids décisif de la génétique, qui compte pour près des deux tiers dans nos différences intellectuelles, si l'on en croit [les travaux du Britannique Robert Plomin](#) (King's College, Londres).

### **Nier les différences interraciales contre-productif**

[Les différences de réussite scolaire](#) ne traduisent pas avant tout la qualité des professeurs ou des écoles. Ce n'est pas un défaut de compétence des professeurs, ou même des problèmes de méthode, qui expliquent les mauvais résultats de l'école. Egaliser les chances à travers l'éducation est une tâche décourageante ; et la gestion politique des différences neurogénétiques interindividuelles est difficile.

Aux Etats-Unis, certains généticiens de haut vol implorent néanmoins l'opinion de rouvrir un autre débat miné : le lien entre notre race, notre ADN et nos caractéristiques, sans même s'interdire de traiter des différences cognitives. [Dans un long article publié dans le New York Times, le 23 mars, David Reich](#) – généticien à Harvard de réputation internationale – plaide pour l'ouverture d'une discussion sur la notion de « race » à travers l'analyse génétique.

Il défend avec vigueur l'idée (aussi exposée dans un ouvrage tout juste publié) que nier les différences interraciales ne peut être que contre-productif et renforcerait le racisme : « *Je partage la crainte que les découvertes génétiques puissent être mal utilisées pour justifier le racisme. Mais, en tant que généticien, je sais aussi qu'il n'est (...) plus possible d'ignorer les différences génétiques moyennes entre les "races".* » Faire l'autruche n'est plus une option, à ses yeux : « *Il sera impossible – en fait, antiscientifique, stupide et absurde – de nier ces différences.* » David Reich conclut : « *Prétendre qu'il n'y a pas de différence significative*

*possible entre les différentes populations humaines conduira seulement au dévoiement raciste de la génétique que nous souhaitons éviter. »*

### **Boîte de Pandore**

[La tribune de David Reich a suscité une critique](#) en règle de certains anthropologues. [Il a depuis précisé que les différences génétiques moyennes observées entre populations étaient bien moindres que celles entre individus.](#) « *La “race” est une catégorie socialement construite, pas biologique* », insiste-t-il encore, même s’il constate que certaines différences génétiques ancestrales sont corrélées avec ces représentations sociales.

Lire aussi : [L’ADN des peuples premiers est-il sacré ?](#)

Les arguments de David Reich sont intéressants mais ne peuvent conduire qu’à libérer la parole raciste : comment éviter, par exemple, que des comparaisons de QI par « race » soient utilisées par les racistes ? David Reich affirme d’ailleurs : « *Les influences génétiques sur le comportement et la cognition diffèrent entre les groupes humains.* » La génétique doit être prudente : elle a été instrumentalisée pour justifier les pires folies raciales comme la Shoah ou des opinions conservatrices et coloniales.

En 1925, des hommes de gauche, unanimement respectés aujourd’hui, parlaient encore des races supérieures et inférieures, tel Léon Blum à la Chambre. Nous avons mis tant de temps à faire reculer – incomplètement, hélas – le racisme. La génétique ne peut pas prendre le risque de cautionner une idéologie inégalitaire. A titre personnel, je suis farouchement opposé à l’ouverture de cette boîte de Pandore : exceptionnellement, les savants doivent faire passer la vérité scientifique après le principe philosophique fondamental de l’égalité de tous les groupes d’hommes.

Who we are and how we got here, David Reich, Oxford University Press, 344 p., 20€ (non traduit).